

## Journal d'un témoin : 26) En Hollande

Bruxelles, novembre 1914

Pour me rendre à Amsterdam, il m'a fallu d'abord traverser la moitié de la Belgique, de Bruxelles à Moulain, en automobile, et ensuite plus de la moitié de la Hollande, de Maestricht à Amsterdam, en train. On faisait en temps normal le voyage de Bruxelles à Amsterdam en un peu moins de quatre heures. Je suis parti à sept heures du matin, baigné dans un brouillard humide qui transperçait les vêtements, et arrivé à dix heures et demie du soir, après un arrêt forcé de trois heures à Maestricht, pour attendre le train. Les autorités militaires allemandes ne permettaient pas de pénétrer en Hollande par un autre endroit, bien qu'elles se fussent déjà emparées d'Anvers, mais je ne devais pas trop me plaindre, car d'autres voyageurs avaient effectué le même trajet en cinq ou six jours, en étant obligés de transiter d'abord par l'Allemagne, où on les avait soumis à toute une série de formalités et de tracasseries.

Nous avons comme une flèche traversé le paysage pittoresque et accidenté du village d'Overijse, dont le chemin royal descend brusquement, tournant sur lui-même comme un escalier en colimaçon, et rendu glissant par le brouillard qui commençait à se transformer en pluie. Nous avons laissé derrière nous Wavre, qui étalait des blessures béantes de guerre : maisons éventrées, toits effondrés, murs perforés par les bombes. Plus loin, Jodoigne gardait des traces analogues de la catastrophe; cependant mes yeux s'étaient déjà habitués au spectacle des ruines et, l'habitude aidant, il n'éveillait plus en moi de sentiments vifs...

De part et d'autre du chemin, bordé d'arbres, qui traverse le plat pays, la vie paisible de la campagne continuait apparemment dans les villages qui n'avaient pas souffert, du moins d'après ce que je pouvais apercevoir de l'automobile. Si nous nous étions arrêtés, nous aurions peut-être appris que l'on y manquait de pain et que la faim frappait désormais aussi à leurs portes. A Hannut, il y avait une foire aux bestiaux, et les pauvres bêtes -des vaches, des bœufs, des moutons, et l'une ou l'autre rosse oubliée par les réquisitions belges et allemandes-, étaient attachées le long de la rue principale, attendant que surgisse de la masse de gens qui pullulait dans le village, le nouveau maître qui allait décider de leur sort, éleveur, agriculteur ou boucher. De nombreux soldats allemands circulaient parmi la foule bigarrée, contrastant par leurs uniformes gris et leurs grandes bottes sonores, sous la pluie qui avait fait ouvrir les immenses parapluies de la campagne. Nous sommes passés avec difficulté, car la route était sillonnée par des véhicules de toutes sortes qui revenaient de ce marché, chargés d'acheteurs et de curieux, de foin et d'animaux...

La paix muette des campagnes, que nous découvrons à travers le rideau mouvant de la pluie, avec ses nuances verdoyantes et blanchâtres, nous a tenu compagnie lors de la traversée des communes d'Hollogne, de Noville et de Bierset. La route était tapissée par les feuilles aux couleurs métallisées des arbres dépouillés par l'automne, feuilles de cuivre, de fer oxydé, de vieil or, et les branches commençaient à se détacher, noires et lamentables, sur le ciel couleur de cendres.

Nous sommes arrivés à hauteur du fort de Loncin, théâtre d'exploits que nous avons déjà narrés. Notre chauffeur nous a racontés, une fois de plus, l'héroïque défense et les derniers moments de cette fortification, sur laquelle flottait à présent le drapeau prussien. Il avait lutté aux côtés du général Leman, au service de qui il était, et avait été l'un des rares à pouvoir s'échapper après la destruction, en fuyant à l'aveuglette, puis trouvant refuge de chaumière en chaumière, et ce jusqu'à Bruxelles. La localité de Loncin était détruite, de concert par les Belges et les Allemands, parce qu'elle avait été un champ de bataille de longs jours durant.

Nous avons traversé Liège, sans nous arrêter si ce n'est pour exhiber six ou sept fois nos passeports, et nous n'avons vu que les traces des combats dans les faubourgs, où certaines maisons n'ont subi que quelques dégâts, d'autres ont été totalement détruites, et où le clocher d'une église, perforé d'un immense trou, ressemblait de loin à une jarre colossale, publicité pour l'un ou l'autre magasin d'articles domestiques. Plusieurs ponts, éventrés, avaient été étayés à l'aide de grandes poutres et de charpentes, d'autres gisaient au fond de la Meuse. La ville était en apparence aussi animée que jadis et la circulation dans les rues du centre, intense.

Il était près de midi quand nous avons quitté la cité des princes-évêques, en suivant la rive de la Meuse que nous avons franchie un peu en amont sur un solide pont en bois improvisé par les ingénieurs allemands. Quelques maisons avaient été anéanties aux alentours, sûrement par les forts, tirant sur l'ennemi qui s'y abritait. Le contraste était impressionnant de ce côté-ci : sur les routes qui nous menaient vers Liège, nous avons rencontré de la vie, du mouvement, des véhicules chargés de victuailles, des files de charrettes croulant sous le poids de betteraves sucrières, des cavaliers, des piétons ; sur celle qui nous conduisait vers Visé, nous ne voyions rien, absolument rien, à l'exception des feuilles multicolores arrachées aux arbres par l'automne, jouets du vent jusqu'à ce que la pluie les immobilise sur le sol fangeux.

Visé ! Des ruines et des décombres, des décombres et des ruines. Des murs noircis, des squelettes de toits, des enchevêtrements inextricables de poutres à moitié brûlées, des escaliers en fer tordus et informes, des morceaux de meubles éclatés : un tremblement de terre complété par un incendie. Et, couronnant toute cette désolation, une solitude, un silence de mort. Il n'y avait dans les rues que deux soldats de la petite garnison allemande, qui montaient la garde près d'un pont, mais pas un chien, pas un chat, pas une poule, ni une palpitation de vie dans ce cimetière bouleversé.

C'était la même chose à Mouland...

Nous avons franchi la frontière, que les Hollandais ont transformée en un camp retranché et que surveillaient de nombreuses forces, et nous avons gagné en toute hâte Maestricht, qui se trouve à faible distance, par un magnifique chemin bordé d'arbres. C'était comme si nous quittions une lande dénudée. La vie reprenait ici tous ses droits et était plus intense que jamais. Des dizaines de véhicules de toutes sortes, remplis de gens, se dirigeaient vers la frontière. Il s'agissait de réfugiés belges qui regagnaient leur patrie, rassurés ou poussés par la misère et les inconvénients de l'exil, et je ne parviens pas à comprendre comment ni pourquoi la longue caravane n'avait pas encore atteint la Belgique, dont nous avons vu les routes si désertes. Sans doute avaient-ils quitté de grand matin quelque campement lointain, pour prendre leur petit déjeuner à Maestricht et poursuivre ensuite leur voyage.

La petite ville hollandaise qui d'ordinaire offre peu d'intérêt au voyageur, avec sa léthargique agglomération clairsemée et les rares monuments anciens qui lui restent, évoquait au moment de notre arrivée un vaste caravansérail, plein d'animation. Les rues regorgeaient de passants et les remuants bambins hollandais, qui évoluent toujours en petites bandes, criant, chantant, sifflant et folâtrant, quand ils n'entourent pas en extase les étrangers, pour les contempler bouche bée comme des phénomènes et les poursuivre ensuite de leurs railleries voire de propos plus crus si l'on en vient aux mains, ces bambins couraient dans vos pieds et piaillaient comme jadis, mais ils paraissaient un peu plus familiarisés avec les étrangers et un peu moins xénophobes. Il est curieux de se dire que cette jeune turbulence se mue en cette maturité flegmatique, typique chez les graves Flamands.

Nous avons trois heures devant nous avant le départ du train pour Amsterdam et nous aurions pu les mettre à profit pour visiter la ville. Mais il était urgent de déjeuner et comme, dit Rodin, en Hollande la lenteur est une beauté, nous avons passé notre temps à attendre les plats sur une table modeste et sobre mais pas mal du tout à l'hôtel du Lévrier et de l'Aigle Noir, plein de clients à cette époque, des Belges en majorité. Et quand nous avons pu quitter la table, il était précisément temps de gagner la gare.

Le train s'est ébranlé et, peu après, s'est abattue sur nous une nuit noire et profonde, déchirée seulement de temps à autre par les réverbères de quelque village lointain ou les lampes à pétrole de l'une ou l'autre gare que nous traversions sans nous arrêter et qui semblaient rayer les vitres du wagon de fugitives lignes de lumière. Le convoi était bourré de passagers parce que, depuis plusieurs jours, un phénomène étrange se produisait : tandis que de nombreux fugitifs regagnaient la Belgique, en quête de leur foyer qui gisait peut-être sous les décombres, d'autres -moins nombreux il est vrai- fuyaient à leur tour, cherchant refuge en Hollande ou en Angleterre.

Nous progressions avec une lenteur extrême et, malgré cela, aux environs d'Utrecht, le train ralentit encore sa marche afin, m'a-t-on appris par la suite, d'aborder la « zone d'eau », en l'occurrence les inondations artificielles que les Hollandais ont provoquées dès le début de la guerre pour préserver leur territoire contre toute attaque éventuelle. Les autres convois que nous croisions étaient remplis de soldats et, dans toutes les gares, prédominaient les uniformes, gris comme ceux des Allemands, mais avec beaucoup plus de dorures, de bordures aux couleurs vives et de galons rouges, qui rendent inutile

la précaution de choisir des tons que l'on peut confondre avec l'horizon et avec le sol. C'est que la Hollande veut à tout prix s'affranchir de la guerre, rester neutre, ne pas subir le même sort malheureux que la pauvre Belgique, et tant pis pour les inondations et les habiles efforts diplomatiques de son gouvernement, qui, ne négligeant rien de tout ce qui peut le compromettre, a déjà rappelé trois cent mille hommes sous les armes.

A l'exception de Rotterdam, indiscutablement germanophile, les sympathies de la Hollande vont à la Belgique et, en second lieu, à la France. Les troupes sont solidaires des Belges et, si elles avaient pu, elles se seraient précipitées dès le premier instant à leur secours. Les chefs et les officiers -qui, apparemment, ne sont pas du même avis- ont dû faire de véritables efforts pour les contenir sur la frontière, lors de l'invasion des Allemands. Pour elles, il s'agissait de leur propre pays.

Mais si la Hollande, jalouse de sa paix, ne s'est pas précipitée au secours de la Belgique menacée et envahie après les premiers désastres, elle a accordé aux Belges la plus fraternelle et la plus généreuse des hospitalités, sans reculer devant aucun sacrifice. Et, si cela avait été le cas, elle avait seulement agi de la sorte quand elle avait été confrontée à l'impossibilité matérielle de faire mieux. Peuple et gouvernement y ont collaboré avec une même ardeur: certaines villes et certains villages hollandais ont vu leur population doubler du jour au lendemain. Des centaines de milliers de Belges se sont réfugiés dans le pays ami et on peut dire que tous les habitants d'Anvers ont soudain été transvasés en Hollande.

A Amsterdam, à La Haye, de toutes parts, on n'entendait plus parler que le français ou le dialecte flamand de Belgique.

A Bergen-op-Zoom, on avait monté 350 tentes de campagne pour loger 6.500 réfugiés. C'était une petite ville belge en territoire étranger, une ville de toile, c'est vrai, mais également un abri inestimable en de telles circonstances. En plusieurs autres points frontaliers, à Rosendaal par exemple, on a construit du jour au lendemain de vastes hangars en bois, à titre d'asiles de nuit, où les fugitifs obtenaient pour quelques centimes un toit, une botte de paille sur laquelle se coucher, un chauffage qui maintenait une température agréable à l'intérieur, et une tasse de café au lait le matin. Mais il s'agissait déjà là d'initiatives privées. Beaucoup de voisins les logeaient et les nourrissaient gratuitement, les comités de bienfaisance leur procuraient un asile et du pain, le gouvernement hollandais débloquent généreusement de fortes sommes pour leur entretien et payait une pension aux particuliers qui en hébergeaient beaucoup. A Honteniesse, petite commune de 5.000 habitants du Brabant hollandais, il y avait encore 18.000 réfugiés le 22 octobre et il avait fallu leur ériger un campement, comme à Bergen-op-Zoom. Le pays était, en somme, rempli de Belges, dont certains évaluaient le nombre à 600.000, d'autres à un million. Le chiffre exact doit se situer entre les deux.

N.d.T. : cet article est paru dans LA NACION, de Buenos Aires, le 28/12/1914.

### **Copyright :**

**- pour la version espagnole, Roberto J. Payro  
estates ;**

**- pour la version française, 1982-2010, Bernard  
Goorden.**